

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 16

Artikel: Un ange dans un jeu de quilles : (suite)
Autor: Dechastelus, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

considérer comme ma propriété légitime, car rien ne me prouve qu'il soit le merle revendiqué par M. Crémieux.

Ce raisonnement a prévalu auprès du tribunal, et le concierge a été acquitté.

Maudit, dans son *Histoire des oiseaux*, n'hésite pas à représenter comme très mal fondée l'opinion d'après laquelle rien ne serait si rare que de trouver des merles blancs. Toussenel, dont le nom, en pareille matière, fait autorité, assimile les merles blancs aux *albinos* de l'espèce humaine.

Maintenant que le printemps nous envoie ses tièdes bouffées, parfumées déjà par les innombrables fleurettes qui émaillent les prés ; maintenant que les promeneurs vont à l'envi respirer le grand air dans la campagne et jouir des belles journées d'avril, la jolie légende qu'on va lire, due à la plume d'Alphonse Karr, est toute de saison.

Vergiss Mein Nicht.

Tout le monde connaît ces petites fleurs aux pétales d'un bleu de ciel pâle, au feuillage d'un vert sombre, qui croissent sur le bord des étangs et des fleuves, et, le pied dans l'eau, suivent le mouvement des petites lames que le moindre vent pousse à la dérive. — Les botanistes les appellent *Myosotis*.

Voici pourquoi on les a appelées *Vergiss mein nicht*, c'est-à-dire *ne m'oubliez pas*.

Il y a un tombeau à Mayence. Comme le nom qu'on y a gravé a été effacé, le tombeau est à la disposition du premier venu d'entre les morts ; mais l'opinion générale le laisse à un ménestrel allemand, musicien et poète, dont on n'a pas même conservé le nom de famille.

Il s'appelait *Henreich* ; et comme ses vers, dont nous ne croyons pas qu'il soit rien resté, étaient tous à la louange des femmes, et surtout à celle de Marie, on l'appelait *Henreich Frauenlob*, c'est-à-dire le poète des femmes.

Quand il était parti pauvre pour courir l'Allemagne et chercher fortune au moyen de ses romances et de son talent, *Henreich* avait laissé à Mayence une jeune fille qui, attendant son retour, s'éveillait pâle dans les nuits d'orage et priait pour lui.

Après trois ans, il revint riche et renommé. Longtemps avant son retour, Marie avait entendu le nom d'*Henreich* mêlé à la louange et à l'admiration, et, par une noble confiance, elle savait que ni la louange, ni l'admiration, n'avaient donné à son amant autant de bonheur et d'orgueil que lui en donnerait le premier regard de la jeune fille qui l'attendait depuis si longtemps.

Quand *Henreich* vit de loin la fumée des maisons de Mayence, il s'arrêta oppressé, s'assit sur un tertre d'herbe verte, et fit entendre un chant simple et mélancolique comme le bonheur.

Le lendemain, vers le coucher du soleil, les cloches tintèrent pour annoncer le mariage d'*Henreich* et de Marie à la première aurore.

A ce moment, tous deux se promenaient seuls dans l'allée qui s'étend le long du Rhin.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un tapis de mousse, et passèrent de longs et fugitifs instants à se regarder sans rien dire : tout ce qui remplissait leurs âmes était intraduisible par des paroles.

La teinte de pourpre que le soleil avait laissée à l'horizon était devenue d'un jaune pâle, et l'ombre s'avancit sur le ciel du levant au couchant. Tous deux comprirent qu'il fallait se quitter ; Marie voulut fixer le souvenir de cette belle soirée, et montra de la main, à *Henreich*, de petites fleurs bleues sur le bord du fleuve.

Henreich la comprit et cueillit ces fleurs ; mais son pied glissa, il disparut sous l'eau : deux fois l'eau s'agita, et il reparut, se débattant, écumant, les yeux hors de la tête ; mais deux fois le fleuve ressaisit sa proie.

Il voulut crier, l'eau le suffoquait. A la seconde fois qu'il avait reparu, tournant un dernier regard vers la rive où était Marie, et sortant un bras, il lui jeta les petites fleurs bleues qu'une contraction nerveuse retenait dans sa main, mais ce mouvement le fit enfoncer.

Il disparut, l'eau reprit son cours, et le fleuve resta uni comme une glace.

Ainsi mourut *Henreich Frauenlob*. Pour Marie, elle mourut fille dans une communauté religieuse. On a traduit l'éloquent adieu d'*Henreich*, et on a appelé la petite fleur bleue : *Vergiss mein nicht*, c'est-à-dire *ne m'oubliez pas*.

Un ange dans un jeu de quilles.

3

(Suite).

Georges était avocat, mais avocat sans causes. Pressé par le besoin, il se chargeait, quand il en trouvait l'occasion, de quelques affaires interlopes, dont le produit était loin de suffire à ses dépenses, quoiqu'il s'arrangeât de façon à tirer d'assez forts honoraires du client. Il ne lui restait plus rien de la dot de sa femme, et il avait bien soin de le lui cacher. La misère frappait à sa porte. Mme de Courcelles, qui l'avait vue venir, s'était reproché, mais trop tard, d'avoir tout sacrifié pour un fils dont il ne lui était plus possible de se dissimuler les défauts, et de n'avoir pas reculé devant la perspective d'une ruine prochaine, menaçant du même coup son mari, sa fille et elle-même. Cette affreuse pensée l'affaiblit de jour en jour, et la pauvre femme mourut de consommation, malgré tous les soins dont l'entourait sa fille, devenue son bon ange jusqu'au seuil de la tombe.

Cette mort que Georges pleura à peine, lui avait fourni l'occasion de revenir à la charge près de son père ; il avait osé réclamer sa part de succession maternelle, mais on n'avait pas eu de peine à lui démontrer que tout était dévoré par anticipation.

Une lettre sévère que l'auteur de ses jours s'était enfin décidé à lui adresser dans l'exès de sa douleur, loin de faire sentir ses torts à ce fils dénaturé, n'avait servi qu'à l'exaspérer davantage. Il en vint à maudire sa sœur qui, pendant ce temps-là, s'efforçait de l'excuser. Sans oser prononcer ces odieuses paroles, il accusait tacitement son père de ménager ses ressources pour un enfant dont il aurait fort bien pu se passer. Je le disais dès le premier jour, répétait-il entre ses dents, cette malencontreuse sœur n'est arrivée comme un chien dans un jeu de quilles.

Ne sachant plus à qui s'en prendre, ni où donner de la tête, il avait été jusqu'à reprocher à sa femme de manquer d'économie. Il l'avait brouillée avec ses sœurs, son père et sa mère. N'ayant rien à attendre de ce côté, de peur qu'on ne vit de

trop près dans son intérieur, il les avait éloignés tous à force de mauvais procédés.

La pauvre jeune mère, à bout de courage, s'efforçait d'en retrouver en embrassant sa fille qui venait d'atteindre cinq ans; elle n'y pu réussir: une phtisie galopante s'empara d'elle et l'emporta rapidement. Ses derniers mots furent pour exprimer sa sollicitude sur l'avenir de sa fille.

Par suite de sa jalousie et de son aversion pour sa sœur, Georges de Courcelles avait toujours empêché sa jeune épouse de la fréquenter et de l'attirer chez elle. Mais quelques entrevues avaient suffi à ces deux bonnes natures pour s'apprécier mutuellement; elles entretenaient en secret un commerce de lettres par l'entremise d'une personne sûre, si bien qu'elles avaient contracté l'habitude d'échanger leurs confidences.

Peu de jours avant sa mort, la malade écrivit à sa belle-sœur pour la supplier de veiller sur sa fille, dans le cas où son père lui ferait défaut. La réponse qu'elle reçut ne contribua pas peu à adoucir ses derniers moments.

Paul Ladureau, au sortir du collège, avait eu une destinée toute différente de celle de son cousin. Son père l'avait rappelé au près de lui; il était impatient, sinon de l'initier si tôt à ses spéculations ténébreuses, du moins de se décharger sur lui du travail fatiguant de la comptabilité. Le jeune homme, par respect pour son père, se prêta sans résistance à cette ennuyeuse besogne qui ne lui rapportait aucun profit et souvent révoltait son cœur honnête, par le peu qu'il en apercevait.

Mais il y trouvait un ample dédommagement, l'occasion de voir sa cousine tous les jours, à toute heure. Les liens de l'amitié et de l'amour naissant les attirèrent de plus en plus l'un vers l'autre. Ils en vinrent à ratifier par serment les promesses qu'ils avaient échangées bien des fois, avant l'époque de l'adolescence. M. Ladureau n'attachait aucune importance à ces familiarités; tout entier à son argent, l'avare ne comprenait pas qu'on pût s'occuper sérieusement d'autre chose. Mme Ladureau, au contraire, s'applaudissait secrètement de voir son mari ne point s'opposer à un dénouement qu'elle désirait. Les jeunes gens commençaient à entrevoir le jour depuis si longtemps rêvé.

Paul, naturellement timide, hésitait depuis plusieurs mois à toucher cette question. Un matin cependant que son père lui parut fort bien disposé, par suite d'une bonne affaire qu'il venait de conclure, il s'enhardit à parler.

Tout à coup il se fit une explosion comme un coup de foudre.

— Malheureux! s'écria le père, tu voudrais épouser une fille qui n'a rien! es-tu donc devenu insensé?

Paul abasourdi trouva néanmoins la force de répliquer sans manquer de respect à l'auteur de ses jours.

— Mais, mon père, qui vous dit que ma cousine n'a rien?

— Qui le sait mieux que moi?

— Au surplus je l'aime et j'en suis aimé.

— Imbécile!

— Je travaillerai, vous avez pu en juger vous même que j'en suis capable et que je ne perds pas mon temps.

— Que t'en revient-il?

— Rien jusqu'à présent que le strict nécessaire, par la raison que je suis chez vous et que mon devoir est de vous obéir; mais une fois marié...

— Marié! s'écria Ladureau furieux, avec une fille qui n'a rien? Et tu comptes sans doute sur moi pour payer une pareille sottise? Jamais! Il te faut d'abord mon consentement; je le refuse, et pour ce qui est d'argent, tu n'auras pas de moi un rouge liard.

(à suivre).

Dans la cave d'un épicier, un rat se nourrissait copieusement de mélasse enfermée dans un tonneau. Cela n'offrit d'abord aucune difficulté. Le tonneau étant plein, le rat n'avait qu'à introduire le nez dans le trou de la bonde. Mais à mesure que l'é-

picier servait ses clients, la mélasse baissait, baissait; si bien que le rat, quoique allongeant le cou et se penchant de son mieux, n'y put bientôt plus atteindre.

Comme il était avisé, il pria un rat du voisinage de lui donner un coup de main, et de lui tenir solidement la queue entre ses dents, de façon qu'il put descendre dans le tonneau, comme on descend au bout d'une corde dans un puits.

L'épreuve réussit à souhait; mais l'épicier ayant pratiqué de nouvelles saignées, la mélasse ne tarda pas à être encore hors de portée.

— Bah! se dit le rat, maintenant que j'ai trouvé le truc, je saurai bien me tirer d'affaire.

Il s'adressa à un autre de ses amis, qui prit entre ses dents la queue du second, tandis que le second en faisait autant pour le buveur.

Et à mesure que la mélasse diminuait, le gourmand appelait à son aide de nouveaux confrères. C'était un chapelet de rats, se tenant tous par la queue, et perdus dans la profondeur du tonneau.

Chaque jour, le chapelet s'augmentait d'un grain, c'est-à-dire d'un rat.

Si bien qu'à la fin, le poids devenant trop lourd, la queue de celui qui était suspendu près de la bonde rompit sous l'effort, et ce fut une effroyable dégringolade de rats qui trouvèrent une mort tragique dans le fond du tonneau.

Un seul survécut, celui qui restait à l'orifice, avec une queue entre ses dents. Il s'éloigna les larmes aux yeux, et conserva pieusement cet appendice.

Le lendemain, l'épicier fut émerveillé en voyant que son tonneau, presque vide la veille, s'était accru comme par enchantement.

Lè dou marghelhi.

Di mé vâi Jean-Louis, est-te bin zu lo metî ce ti l'hiver?

— Na pardieu, mauvaise annâie, né presque min zu demôo et lo pou que lai a zu l'étâi ti dâi pouro diablio. Et té, Louis, cein va te mî per tsi vo?

— Ouai!... peindein l'hiver, qu'on arâi lo teimps, néin n'a pas pi ion que volliè sé decida dè parti; ma pas petou que pû coumeinci d'allâ après la tourbe, clliau bougro déménadzont coumeint dâi sorciers. B.

Opéra. Nous rappelons à nos lecteurs l'ouverture de la saison d'opéra qui aura lieu lundi 18 courant par la représentation de **Mignon**, opéra comique en 3 actes (voir aux annonces). Nous désirons vivement que cette soirée attire un nombreux public afin d'encourager dès le début notre nouvelle troupe dont on sera, nous n'en doutons pas, très satisfait.

Papeterie Monnet. — Joli, choix de *psautiers* toile, maroquin et velours.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}